

raient alors que nos gouvernements se retirent de la guerre dans l'Atlantique et en Méditerranée, pour employer toute la force de nos armes à déloger les Nippons de quelques îles rocheuses du Pacifique nord.

Aujourd'hui, après avoir pris l'avis de nos conseillers les plus sages, nous avons maintenu nos efforts, tant sur l'Atlantique que dans le sud-ouest du Pacifique, en ajoutant constamment à nos effectifs des deux côtés; dans le nord-ouest du Pacifique, les Japonais ont eux-mêmes contribué au succès d'une campagne relativement peu importante, mais qui a eu pour résultat d'éliminer jusqu'au dernier les Nippons établis dans Attou et dans Kiska. On nous avait dit que les Japonais ne se rendaient jamais; leur retraite précipitée nous satisfait tout autant.

De grandes conférences se tiennent en ce moment, sur le sol libre et honoré du Canada, des conférences qui décident du sort de la guerre et des années de reconstruction pour l'humanité.

A ces conférences, les Canadiens et les Américains souhaitent la bienvenue, d'un commun accord, à ce sage, bon et vaillant monsieur, le premier ministre de la Grande-Bretagne.

M. King, mon vieil ami, puisse-t-il m'être permis de remercier par vous le peuple canadien pour son hospitalité envers nous tous. Votre sort et le mien ont été rapprochés de façon si intime au cours de ces longues années que cette réunion ajoute un autre anneau à la chaîne. Je me suis toujours trouvé chez moi, au Canada, et vous vous êtes toujours trouvé chez vous aux États-Unis, je crois.

Au cours des derniers jours, les états-majors des Nations Unies se sont réunis autour d'une table, à Québec—et c'est là une bonne habitude—et ils ont discuté à la façon d'amis, à la façon de partenaires et je dirais presque à la façon de membres d'une même famille.

Nous avons parlé avec profit de nos buts communs dans cette guerre, de notre détermination de parvenir à la victoire dans le plus court délai possible, et de notre coopération avec nos braves alliés des champs de bataille.

Et nous sommes arrivés, en nous entendant, à certaines conclusions bien définies. Naturellement, je ne puis vous révéler la teneur de ces décisions. Mais, à un certain moment, nous communiquerons les nouvelles secrètes de la conférence de Québec à l'Allemagne, à l'Italie et au Japon. Nous leur communiquerons cette information dans le seul langage que leurs esprits dévoyés semblent comprendre.

Quelquefois, je souhaiterais que ce grand maître de l'intuition, le chef nazi, ait pu être présent en esprit à la conférence de Québec. Je suis bien content qu'il n'y ait pas été en personne. Si lui et ses généraux avaient pris

connaissance de nos plans, ils auraient vu que la discrétion est le meilleur élément de la bravoure, et que la reddition leur serait plus avantageuse maintenant que plus tard.

La caractéristique infâme qui fait qu'un Nazi est un Nazi, c'est son incapacité absolue de comprendre et donc de respecter les qualités et les droits de ses semblables. Sa seule façon de traiter avec son voisin est, en premier lieu, de le bernier avec des mensonges, ensuite de l'attaquer traîtreusement, puis de le battre et de le terrasser et enfin de le tuer ou de le rendre son esclave. La même chose s'applique aux militaristes fanatiques du Japon.

Parce que leurs propres instincts et impulsions sont essentiellement inhumains, nos ennemis ne peuvent tout simplement pas comprendre comment des êtres humains sensés peuvent s'entendre et parvenir à vivre ensemble comme de bons voisins.

C'est pourquoi nos ennemis font tout ce qu'ils peuvent pour donner des interprétations erronées au sujet des buts et des résultats de la conférence de Québec. Ils tentent encore de diviser et de vaincre les alliés, lesquels persistent à refuser d'être divisés avec le même enthousiasme qu'ils déploient à ne pas se laisser vaincre.

Nous dépensons nos énergies et nos ressources et sacrifions la vie même de nos fils et de nos filles, parce qu'au sein de la communauté internationale, une bande de gangsters refusent de reconnaître les règles fondamentales d'une conduite humaine et honnête.

Nous avons été forcés d'avoir recours à ce que nous appelons aux États-Unis la force publique du shérif pour disperser cette bande et bannir le gangstérisme de la communauté internationale.

Nous voulons être sûrs—absolument et irrévocablement sûrs—que cette fois ces gens comprendront la leçon une fois pour toutes. Oui, nous allons nous débarrasser des hors-la-loi cette fois-ci.

Chacune des Nations Unies est d'avis que seule une paix durable peut justifier les sacrifices que nous faisons, et cette unanimité nous inspire confiance pour poursuivre un tel but.

Ce n'est un secret pour personne qu'à Québec on a beaucoup parlé du monde d'après-guerre. Nul doute que des discussions de cette nature ont eu lieu simultanément dans des douzaines de pays, des centaines de villes et entre des millions de personnes.

Nous vivons dans une atmosphère d'expectative. Et ce n'est pas une expectative orientée vers ce qu'on appelle "le bon vieux temps". Je ne suis pas des plus enthousiastes au sujet de ce que représente "le bon vieux temps". Je serais plutôt d'opinion que nous pouvons connaître des temps nouveaux et meilleurs. La